

NATZWEILER aurait pu rester un site magnifique, lieu rêvé des touristes et des skieurs. Pendant quatre ans, le génie malfaisant des Allemands en a fait un camp de désolation, d'horreur et de mort.

Désormais, Natzweiler, ce sera: des hommes qui peinent et qui souffrent — des pics qui sonnent sur la roche dure — des SS. qui vocifèrent et qui frappent, des chiens qui hurlent et mordent, des coups de feu qui claquent, des pendus qui, lamentables, se balancent. Natzweiler, ce sera: des corps épuisés que le vent, jamais las, glace — que la neige, obstinée, tue.

Je vous revois, mes camarades, pendant les appels interminables, allongés sur les pierres. Ils étaient ainsi plusieurs dizaines. Celui-ci avait été mordu par un chien et la plaie non soignée s'était infectée. Une armée d'asticots y grouillait maintenant. Ce camarade achevait de vivre, ou de mourir. Cet autre avait eu le bassin fracturé par le SS Witzig qui, ce jour là, négligent, avait oublié de l'achever. L'appel terminé, l'un portant l'autre ou le soutenant, tous nous allions au travail — Colonne fantôme — ainsi parlait-on de nous.

De ces Français qui, sur ces centaines de mètres, portaient d'énormes pierres — qui poussaient des brouettes par des chemins impossibles et glissants — de ces Français j'étais . . . et les SS. l'avaient belle pour nous zébrer le dos et les fesses avec leur gourdin.

Je revois la corvée de baraques où, par groupes de quatre, les détenus transportaient d'immenses panneaux de charpente de la ferme du Struthof jusqu'au camp, tandis que la route était jalonnée de SS armés.

Qu'il était réjouissant pour les SS., le spectacle de tous les détenus rassemblés pour assister à la pendaison publique d'un camarade coupable seulement d'avoir couru vers la liberté! Spectacle, il faut le dire, qui mettait un point final au supplice préliminaire de soixante-quinze coups de triques appliqués par des mains vigoureuses.

Je revois aussi ces squelettes vivants qui tentaient de gravir les escaliers du camp; pour y parvenir, ils s'aidaient des bras et des jambes et lentement, hésitant après chaque marche, ils finissaient par arriver. Et peut-on oublier l'inférieure vision du crématoire, son odeur, ce four qui, durant trois jours et trois nuits, du 1^{er} au 4 septembre 1944, n'a pas cessé de brûler des cadavres, chargé jusqu'à la gueule tandis que sa cheminée illuminait lugubrement la nuit, rouge sur toute sa longueur?

Ceux qui, vers midi, arrivaient au camp et qui, face au talus, attendaient qu'on s'occupât d'eux; ceux-là, en nous voyant entrer et sortir, bras collés au corps, dans cette attitude mécanique qu'on nous imposait, avaient un avant-goût du sort qui allait être le leur.

C'est le 12 juillet 1943 que je suis arrivé à Natzweiler dans un convoi de Français — tous N. N. — c'est à dire tous à exterminer. Qu'étaient ces Français? Des intellectuels, des ouvriers, une majorité de communistes. C'étaient des patriotes qui, dès 1940, avaient entrepris la tâche de laver la France du déshonneur et de la nuit où l'avait plongée la débâcle militaire et morale.

A Fresnes, à Romainville, on les avait emprisonnés pour faits de Résistance. Ils y avaient connu la faim, la solitude, parfois lourde à porter derrière les barreaux, mais ils y connaissaient aussi le silence réparateur, la méditation et le repos.

Au camp, ce fut autre chose. Ils eurent soudain la révélation de l'horrible, de la violence déchaînée, de la férocité nazie. Dès la descente du wagon cellulaire, ce furent des coups et encore des coups, des chiens, des vociférations, des crosses qui s'abattaient sur le dos, sur la tête et qui poussaient les captifs vers des camions stationnés à vingt mètres de là.

Au camp pendant la fouille, la désinfection, au block comme au travail, ce déferlement de brutalité, de bestialité, de clameurs incompréhensibles pour nous, ne se ralentit pas. Déjà débilisés par de longs mois de cellule et de sous-alimentation, il a fallu fournir des efforts au-dessus des possibilités d'un homme

normal. Le faible était condamné à la mort par violence. Nous n'avons plus été que des numéros. — Le mien était 4.502 — des êtres affolés par des ordres incessants et contradictoires, éruptés en allemand et accompagnés de coups de triques. Nous avons été en butte aux brimades. Des "Capos", authentiques bandits, exécutaient servilement et basement, sournois, les consignes des SS. Coups, fouilles nocturnes, séances de gymnastiques punitives, rien ne fut épargné pour nous réduire et nous conduire progressivement au crématoire.

Des camarades, parmi nous, se sont effondrés physiquement et moralement. Il y eut une épidémie de suicides; il y eut des abandons.

Mais cependant, l'ensemble des Français soumis à ce traitement exceptionnel, même pour le camp de Natzweiler, sut se ressaisir après le premier moment de stupeur affolée. Nous avons fait front, nous avons su rester solidaires, pour le pain, pour le travail, pour les secours aux malades. Et je le dis, parce que c'est vrai, les communistes furent les meilleurs artisans de cette solidarité; ils nous furent d'un grand exemple. Le peuple de France peut être fier de ses déportés politiques. Ils ont donné aux détenus du camp de toutes les nationalités, une image de la France, active, courageuse. Par leur dignité devant la souffrance et devant la mort, le groupe des Français a su gagner l'estime et le respect des camarades Belges, Luxembourgeois, Tchèques, Polonais, Russes et même Allemands.

Des amitiés se sont nouées dans le camp. Des amitiés pures, effectives; elles ont résisté aux terribles vicissitudes de cette vie, elles sont d'une exceptionnelle solidité.

Le Général Delestrain fut un de mes amis très chers, grande figure et noble cœur; il fut le chef moral de tout le groupe des Français. Les Allemands l'ont assassiné à Dachau.

C'est au retour du Kommando extrêmement meurtrier de Kochem, que j'ai rencontré Gayot, Professeur de dessin au Lycée de la Rochelle, prisonnier de guerre rapatrié pour maladie; il n'avait pas accepté la honte de 1940. Son activité dans la Résistance le conduisit au camp de Natzweiler. Sous le n° 11.784

il connut les débuts pénibles réservés à tous les déportés. Timide, effacé, trop sensible pour cette vie dépouillée, féroce, il dut à une maladie grave de travailler quelque temps à l'abri dans son block. Là, il eut la possibilité de tracer quelques croquis. Il réussit à cacher ses esquisses et à les protéger contre le vol et la fouille. Ces croquis, si on les avait découverts, lui auraient valu les peines les plus sévères, la mort peut-être. Heureusement, rien ne fut découvert et les dessins réalisés d'après ces croquis sont là, réunis en album. Une extrême simplicité, une absolue vérité, aucun artifice pour obtenir un effet. En attendant qu'un écrivain digne de ce nom relate la vie du Struthof et sache en rendre l'atmosphère et l'horreur, ces derniers sont ce que je connais de plus précis et de plus vrai pour informer la France et le Monde.

Voir, c'est un peu sentir — et si les Allemands, les jeunes — veulent apprécier combien bas ils étaient tombés, qu'ils regardent et qu'ils comprennent. Les Résistants ont déjà tenté des choses qui semblaient à beaucoup impossibles; l'éducation de la jeunesse allemande n'est pas peut-être une chose possible, mais ça n'est pas une raison pour ne pas la tenter. C'est tout à fait dans la tradition de la Résistance qu'un déporté politique participe à cette tentative.

Voilà une nouvelle raison pour souhaiter à l'album de mon ami Gayot le succès qu'il mérite.

LAPORTE Roger,

Professeur de mathématiques

au Lycée de Saint-Etienne

Détenu au camp de Natzweiler
du 12 juillet 43 au 4 septembre 44

N.N. — N°. 4502

Ces quelques croquis, esquissés sans prétention artistique, ont été exécutés dans un but uniquement documentaire. Afin de les rendre plus clairs, ils ont été complétés par ces notes explicatives.

— GRAVURE —

N° 1 — Nuit et Brouillard = (Nacht und Nebel) — N.N.

Catégorie de détenus à exterminer.

Recrutés parmi les membres de la Résistance de France, Belgique, Hollande et Norvège.

Rassemblement entre 3 et 4 heures du matin pour l'appel de 6 heures, dans la nuit et le brouillard à 800 m. d'altitude.

Les détenus sont habillés de vêtements provenant du vestiaire des disparus —, vêtements barrés de larges coups de pinceaux: une croix dans le dos, un trait sur chaque bras, au niveau du coude; une bande sur toute la longueur des jambes du pantalon. Ces bandes peintes en jaune pour les condamnés de droit commun étaient rouges pour les détenus politiques, complétées pour les NN par ces deux lettres peintes en rouge dans le dos, et devant, au bas des jambes du pantalon. Chaque détenu portait en outre une bande de toile sur laquelle était tracé son numéro matricule, surmonté d'un triangle de couleur variant suivant la nature du délit, frappée en surcharge de la lettre initiale de la nationalité.

Triangle rouge : politique.

Triangle vert : droit commun.

Triangle noir : sabotage — refus de travail.

Triangle rose : homosexuel.

Triangle violet : ecclésiastique: membre de la "Bibel-Forscher".

Triangle rouge (la pointe en haut) : désobéissance militaire - S.A.W.

Un rond jaune signalait à l'attention des gardiens les détenus qui ne devaient pas sortir du camp.

Les détenus en partance, ou de retour de commando, portent la tenue rayée.

N° 2 — L'Appel — passé par le Blockführer SS. — Fuchs — mieux connu sous le surnom de "Fernandel". Les morts de la nuit doivent y assister, quelquefois même ils ont dû être présentés debout. Les détenus d'une même baraque sont rassemblés sur le terre-plein attendant à leurs baraques.

Au fond, la vallée de Schirmeck; au loin, le Donon et le col de Salles.

N° 3 — Transport — Tout le matériel de construction du camp fut monté du Struthof au camp, à dos d'homme. En bas, l'ex-auberge du Struthof, où se trouvait la chambre à gaz.

N° 4 — Corvée — Vingt-trois à vingt-cinq kilomètres par jour en poussant une brouette pleine à la montée; debout de 4 heures du matin à 8 heures du soir sans un instant pour s'asseoir.

N° 5 — Travaux de terrassement — La moindre défaillance pouvait avoir des conséquences funestes.

N° 6 — "Tentative d'évasion" — Une poussée du "capo" (détenu, chef de corvée) alors que le détenu passe à proximité de la limite de sécurité, jalonnée par des petites pancartes à têtes de mort. La sentinelle tire: un détenu de moins à l'effectif du soir; une ration alimentaire de plus pour le Blockältester (détenu chef de block).

N° 7 — Rentrée du travail — Par rangs de cinq, bras collés au corps, les détenus rentrent au camp, suivis de leurs gardiens, fusil-mitrailleur

à la hanche. Chaque corvée doit compter le même nombre de détenus qu'au départ, morts ou vivants.

N° 8 — Corvée de soupe — Particulièrement pénible pour des détenus sans force à cause du poids des bouteillons (75 kgs) et des nombreuses marches que comptait le camp. Cette corvée était à la merci de bandes organisées provoquant les chutes pour recueillir ainsi un surplus de soupe, lapée à même le sol.

N° 9 — Gymnastique — Punition collective infligée par les chefs de Block pour des motifs futiles : sortie trop lente de la baraque, rentrée trop bruyante, etc . . . Elle s'exécutait au moment des rares repos du dimanche après-midi, pendant deux ou trois heures, au commandement du Blockführer SS., parmi les vociférations des chefs de block réunis pour cette distraction, et les aboiements des chiens. Beaucoup de nos camarades ne résistaient pas à cet épuisement supplémentaire.

N° 10 — Le Piquet — Punition individuelle, plus rare que la précédente, la punition était levée quand le SS. de garde jugeait que le pourcentage de morts était atteint. Les deux banderolles noires portant le signe SS étaient arborées à la porte du camp, les jours de fête.

N° 11 — "Selection" — Un appel de numéros dans une baraque où les détenus dépouillés de leurs hardes et ne possédant plus qu'une couverture pour se vêtir ont été précédemment enfermés. Destination inconnue: Kommando? Chambre à gaz? Tribunal populaire de Breslau?

N° 12 — Retour de kommando — Le camp fournissait des kommandos dans plusieurs régions: Kochem — Erzingen — Schomberg . . . Quand le détachement envoyé ne pouvait plus fournir un travail suffisant (épuisement, effectif réduit de moitié par la mort), il rentrait au camp, relevé par une autre fournée. Au loin le camp, la villa du commandant SS.

N° 13 — L'hallucinante vision de nos camarades typhiques, parqués baraque 8.

N° 14 — Pendaions — S'exécutaient suivant deux processus: L'un, très courant et presque quotidien, dans le vestiaire des douches attenant au crématoire, par série d'au moins cinq détenus, à l'abri de tous regards. L'autre, plus rare, spectaculaire, devant tous les détenus rassemblés, sous la haute autorité du commandant du camp et du médecin SS.

N° 15 — Le Crématoire — fonctionnait pour le camp et les camps environnants. Les morts arrivaient quelquefois par pleines camionnettes : nuits des premier, deux et trois septembre 44 qui précédèrent l'évacuation du camp. Les détenus décédés dans le camp portaient, fixée au gros orteil gauche, une étiquette indiquant leur numéro matricule. Le soir une pelletée de cendre prise au hasard remplissait les nombreuses urnes matriculées des détenus du camp incinérés dans la journée.

Le four crématoire situé au centre d'un bâtiment, qui groupait les salles de douches, de désinfection et d'autopsie, dressait sa haute cheminée à l'extrémité du camp, diamétralement opposé à la porte d'entrée. Il était signalé à l'attention des Français lors de leur arrivée, comme étant la seule porte de sortie.

Le camp de Natzweiler qui fut à l'origine un KZ (camp de concentration) devient vite un camp d'extermination et un Himmelfahrt-lager (chemin qui conduit au ciel) . . . par le crématoire.

Puissent ces croquis maintenir impérissable le souvenir de ces camps monstrueux pour en éviter le retour!

En mémoire de nos nombreux camarades qui n'en sont jamais revenus . . .